

# WIP

## LITTÉRATURE SANS FILTRE

**Sonia  
Ristić** p. 9

**Sayouba  
Traoré** p. 19

**In Koli Jean  
Bofane** p. 25

**Sedef  
Ecer** p. 33

**Marc  
Cheb Sun** p. 43

**Sofia  
Aouine** p. 53

**Amandine  
Fluet** p. 71

**Chris  
Simon** p. 83

**Tom  
Nisse** p. 89

**Tawfiq  
Belfadel** p. 95

**Sylvie  
Bailly** p. 101

**Catherine  
Allézy** p. 113

**Albena  
Dimitrova** p. 121

**Christelle  
Evita** p. 133

**Raphaël  
Grillo** p. 143

**Irina  
Teodorescu** p. 151

**Pamela  
Pianezza** p. 161

**LITTÉRATURE  
SANS FILTRE**

**WIP**

“ En écriture, je me méfie  
des idées, surtout lorsqu’elles  
me paraissent bonnes...  
Publier un texte fait peur...  
Écrire, c’est la construction  
d’inconnu, progresser  
en inventant la forme...  
On ne s’excuse pas de son  
amour des mots. ”

*17 textes, 17 auteurs et leur  
vision de l’écriture... WIP,  
c’est la première revue de  
création littéraire qui vous  
fait entrer dans l’atelier de  
l’écrivain.*



**KARTHALA**

ISSN: 2555-8390

ISBN: 978-2-8111-2653-7

FICTIONS - JOURNALISME - PODCASTS - VIDÉOS

*D'ailleurs et* **D CI!**



Le média d'une **France plurielle,**  
innovante & engagée.

**WWW.DAILLEURSETDICI.NEWS**

**WIP Littérature sans filtre n°3 - juin 2019**

**Revue co-éditée par** les éditions Karthala et l'association Les Amis du Pitch Me

**Rédaction** Les Amis du Pitch Me

**Président** Karim Miské - 34, rue du Surmelin, 75020 Paris

**Contact mail** [larevue@pitchmeparis.com](mailto:larevue@pitchmeparis.com)

**Site internet** <https://pitchmeparis.com>

**www.facebook.com/pitchmeparis/**

**Twitter** @pitchmeparis

**Directrices de la publication** Sonia Rolley, Vanessa Kientz

**Comité éditorial** Serge Basso de March, Juliette Combes Latour, Marie Eugène, Gaël Octavia

**Secrétariat de rédaction** Elisabeth Lesne, Laureline Amanieux

**Illustration de couverture & direction artistique** Bärbel Müllbacher

**Illustrations pages intérieures** Valérian Bansard

**Relations presse et éditeur** Jeannie Raymond

**Community manager** Antoine Miguët

**Pour suivre l'actualité de la revue et des soirées WIP,**

demandez la newsletter à l'adresse mail suivante :

[amisdupitchme@gmail.com](mailto:amisdupitchme@gmail.com)

**Éditions, vente et abonnements**

Éditions Karthala

22-24, boulevard Arago, 75013 Paris

**Tél.** 01 43 31 15 59

**Contact mail** [contact@karthala.com](mailto:contact@karthala.com)

**Site internet** [www.karthala.com](http://www.karthala.com)

**Bulletin de soutien** en page 169

© Éditions Karthala, 2019

ISBN : 978-2-8111-2653-7

**N° d'Imprimeur** 02423 - juin 2019

**WIP**  
**n°3**  
**juin**  
**2019**



# LITTÉRATURE SANS FILTRE

n° 3  
juin 2019

Revue de création littéraire

# littérature sans filtre

Au commencement, il y a les soirées Work In Progress. Quatre auteurs, un lundi sur deux, les yeux rivés sur leur texte, devant des proches, des étrangers, dans un restaurant, un bar qui leur est pour certains inconnu. Que faut-il pour livrer à voix haute ce qu'on vient à peine de coucher sur le papier ? Des œuvres en cours d'écriture. Pour les lire au Pitch Me Paris, à la Kulturfabrik d'Esch-sur-Alzette au Luxembourg. Quelle folie de croire que l'on mérite d'être lu et d'envoyer sa prose depuis Kinshasa, Dakar ou Abidjan ? Il y a très peu d'élus pour beaucoup de partants, mais il y a ce besoin de mettre un mot devant l'autre et de les partager.

Pour certains, c'est une urgence, une pulsion, le besoin de regarder le mal en face et d'écrire ce que l'on ne peut pas dire. Pour d'autres, c'est la recherche de justesse, d'harmonie, de structure, de saveur, de discordance. Tous triment sur leurs phrases, vissés sur leur siège, seuls encore, avec leurs doutes, la crainte de rester enfermés dans de fausses certitudes. À propos de l'écriture, ils en ont des choses à dire.

Les dix-sept auteurs de ce troisième numéro viennent de tous horizons, issus d'une sorte d'atelier-monde de la langue française. Pendant que la planète craque, de nouvelles voix émergent, d'autres s'affirment. Celles-là écrivent plus fort. Chaque numéro de la revue WIP est le choix d'un comité éditorial composé de personnalités, auteurs, éditeurs, agents, rompus à la littérature de combat. Nouvelles, poèmes, extraits de roman et de théâtre, faux-vrai documentaire, c'est un combo, un air du temps de la création littéraire. Sans filtre.

**Sonia Rolley et Vanessa Kientz**  
pour l'équipe de la revue

## **Au WIP, on voyage. Rue Myrha, boulevard Barbès, ou un peu plus loin, au bord du Bosphore.**

On se déplace en van crasseux, en Dacia 1300 beige et les cigognes se les gèlent – car il fait souvent froid, même au milieu du mois d'août. Il y a de la Roumanie. De l'Argentine, mais pas d'argent. Juste l'or des mots.

Au WIP, il y a des femmes. Leurs cils. Leur nuque. Leur rage contenue. La langueur de celles qui attendent en buvant du whisky japonais. L'immatérialité de celles que l'on aime, mais qui préfèrent leur téléphone portable. La solitude des mères. La seconde mort des grands-mères. Et la lumière des sœurs. Des femmes, même quand les hommes parlent. Des gamines parfois. Cheveux longs, collants blancs, qui jouent à l'élastique.

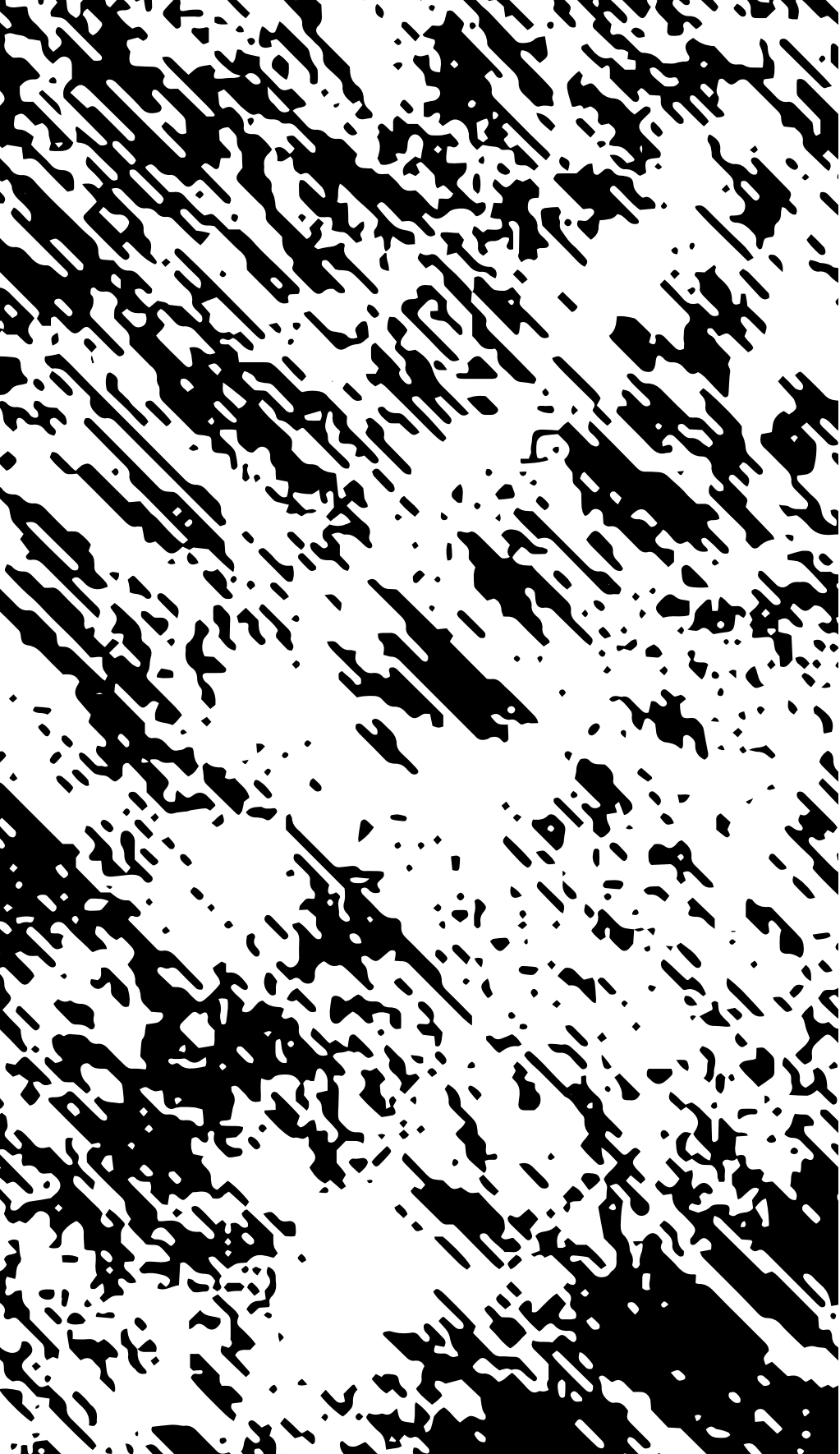
Au WIP, on est noir ou on est bleu. On est portugais, franco-français, doté d'un prénom chelou.

Ah oui, on est de gauche.

Au WIP, on fait le mur, on vole des livres, on sort de soi, on y arrive en sept jours, on sort tout court. Enfant ou animal, on porte une carapace, si ce n'est une arme 9 mm.

Au WIP, on lit. On rêve. On vibre. On vit.

**Gaël Octavia**  
pour le comité éditorial





# SOMMAIRE

<b>9</b>	<b>Des fleurs dans le vent</b> roman	Sonia Ristic
<b>19</b>	<b>Une vie de femme</b> roman	Sayouba Traoré
<b>25</b>	<b>De la virtualité de l'être</b> nouvelle	In Koli Jean Bofane
<b>33</b>	<b>Istanbul, corps féminin et champ de bataille</b> poésie	Sedef Ecer
<b>43</b>	<b>Le monde ou rien</b> roman	Marc Cheb Sun
<b>53</b>	<b>L'enfant au ventre creux</b> pièce en un acte	Sofia Aouine
<b>71</b>	<b>Pater</b> vrai-faux documentaire	Amandine Fluet
<b>83</b>	<b>Ceci n'est pas une enfance</b> roman	Chris Simon
<b>89</b>	<b>Requiem</b> poésie	Tom Nisse
<b>95</b>	<b>Ma grand-mère est une île</b> micronouvelle	Tawfiq Belfadel
<b>101</b>	<b>La stratégie du grain de sable</b> roman	Sylvie Bailly
<b>113</b>	<b>Yvon et le grand frisson</b> fable	Catherine Allézy
<b>121</b>	<b>La lobbyiste, chemin à six virages</b> roman	Albena Dimitrova
<b>133</b>	<b>Comment ne plus être noir.e</b> théâtre	Christelle Evita
<b>143</b>	<b>En scène/Sans-abri/Le tuer</b> micronouvelles	Raphaël Grillo
<b>151</b>	<b>Ni poète ni animal</b> roman	Irina Teodorescu
<b>161</b>	<b>Les corps indociles</b> roman	Pamela Pianezza



**ROMAN**  
premières pages

Sonia Ristić

# **Des fleurs dans le vent**

WIP 98 du 13 mars 2017

**L**a première image est  
celle d'un écran de télévision.  
Du bleu du blanc du rouge.  
Un visage qui commence  
à s'afficher, un crâne dégarni,  
un instant suspendu – auquel  
des deux candidats appartient  
ce crâne ? –, un dernier doute.  
Puis un chiffre : 51,7 %.

La première image est-elle bien celle-là, Tonton et ses 51,7%, ou bien celle de la foule qui se presse place de la Bastille ? La première image ne serait-elle pas une date qui va s'imprimer dans les mémoires, le 10 mai 1981, ou encore les centaines, les milliers de visages anonymes baignés de larmes de joie ? Ou bien tous ces autres visages inquiets de l'arrivée des rouges, ces fronts déçus, ces sourcils levés et « Pauvre France » au bord des lèvres ? La première image pourrait aussi être celle de tous ceux, car il y en avait bien sûr, qui se fichaient de savoir qui avait gagné et qui diraient alors, comme aujourd'hui, que « Gauche, droite, c'est du pareil au même, la politique n'est qu'une pute ».

Est-ce l'image ou le son qui arrivera en premier, lorsque, dans la voiture qui filera sur l'autoroute A13, ils se souviendront de ce soir-là, vingt-six ans plus tard ?

Peut-être que ce sera le son, le silence des quelques instants où l'on se demande encore auquel des deux candidats du deuxième tour appartient ce crâne dégarni. Peut-être que c'est avec du son que le souvenir refluera, comme la houle lorsque la foule en liesse a grondé place de la Bastille, lançant des roses rouges dans les

airs. Peut-être sont-ce les premiers mots du discours prononcé, ou tout bêtement, quelque part en fond sonore, les grincements d'une vieille cassette et les chuintements d'une petite rumba congolaise dans la cuisine que quelqu'un a oublié d'éteindre lorsqu'ils se sont tous entassés au salon autour de la télé ?

Puisqu'il s'agit d'un roman, on dira que notre histoire commence avec cette image-là, la place de la Bastille, cet écran bleu blanc rouge, ce 10 mai 1981, le crâne dégarni de Tonton, ses 51,7% – l'Histoire en marche – avec le silence qui précède, les klaxons qui suivent. Mais dans la vraie vie avec ses vrais souvenirs, les trois gamins de trois ans attifés de prénoms peut-être pas ridicules, mais en tout cas difficiles à porter, qui à ce moment-là jouaient ou se battaient dans le couloir, lorsqu'ils se rappelleront leur premier souvenir commun, ils ne se souviendront pas vraiment de ces images, ni de ces sons, ou alors seulement de la petite rumba congolaise oubliée dans la cuisine.

C'est l'odeur, bien sûr, qui ouvrira la boîte à mémoire commune, pas le son, pas l'image. L'odeur de la clope d'abord, on fumait encore à cette époque-là, on fumait beaucoup, surtout attroupés devant la télé en attendant les résultats du deuxième tour de l'élection présidentielle. L'odeur de la clope donc, tabac blond et tabac brun, mêlée à celle du poulet yassa, à celle du bœuf bourguignon, à celle de morue salée dessalée. Le premier souvenir commun des trois gamins est cette odeur, ce drôle, écœurant et tout aussi émouvant mélange d'odeurs de tant de cages d'escalier de tant d'immeubles de la région parisienne, et pour que ce soit encore plus poétiquement odorant, ajoutons-y un peu de Javel, et sans doute des épices de couscous provenant d'un autre étage, et un soupçon âcre de pisser, et des effluves de choux aigre s'échappant du grand tonneau qui, hiver comme été, trônait devant la porte de monsieur Raketicić au deuxième étage.

Puisqu'on est dans un roman, disons que leur histoire commune commence par le bruit et l'odeur. Et dire qu'ils ont trois ans à ce moment-là, c'est dire qu'ils sont trop petits pour en avoir quelque chose à faire de l'Histoire en marche, mais suffisamment grands pour tisser par la suite, à partir de ce soir-là précisément,

leur premier souvenir commun. Qu'ils soient tous trois dotés de prénoms farfelus, leur malédiction de cour de récré partagée, n'est rien d'autre que le fruit du hasard.

Le hasard, rien de plus, même si pendant les années qui suivront, eux trois parleront de destin, pour expliquer leur rencontre et leur lien, malgré tout ce qui devait dès le départ les séparer et qui n'a fait que les lier plus étroitement ensemble.

Le hasard des loyers abordables dans ce petit immeuble qui commençait déjà à se déginguer mais qui gardait encore quelques vestiges de ses anciens fastes haussmanniens, au croisement de la rue Myrha et du boulevard Barbès. Le hasard du loyer 1948 des Gueye et de leur grand salon, où ce soir-là on avait préparé du poulet yassa, et où Véronique avait apporté son infect bœuf bourguignon sans bœuf, et où la mère Da Silva y était allée de sa morue, et où le père Gueye n'avait aucune envie d'aller attendre les résultats à la Bastille; alors on s'était réunis là, pas vraiment en amis mais plutôt en bons voisins, et les trois plus petits, on les avait laissés jouer dans le couloir.

Jouer, c'est une façon de parler, car ils se battaient ces trois-là, les dents de l'un profondément plantées dans le mollet de l'autre, des mains agrippant fermement des touffes de cheveux, des ongles laissant des sillons rougeâtres sur des joues. Ces trois-là, dès ce premier souvenir commun, formaient déjà une drôle de créature à trois têtes, six bras et six jambes, mêlés emmêlés.

Faut expliquer cette histoire de prénoms. « Mourir et donner des noms, on ne fait sans doute rien de plus *sincère*, pendant tout le temps où on vit<sup>1</sup>. » Oui, peut-être, sauf qu'il faudrait y penser un peu, au même qu'on affuble d'un prénom pour toute une vie, et qui devra se trimballer et se farcir la maudite étincelle d'originalité parentale.

Commençons par elle, Summer; même si dans son cas, avec la mère qu'elle a, tout s'explique. Véronique Durand, la mère de

---

1. Baricco Alessandro, *Cette histoire-là*, Gallimard, 2007.

Summer donc, est quelque peu restée bloquée – kéblo, comme on dira plus tard – dans les années hippies. Ado, elle avait fui l'ennui petit-bourgeois de Limoges pour rejoindre des communautés, militer contre tout, vivre l'amour libre, défendre la condition féminine, porter des ponchos et des sabots, fumer des joints, s'éclater aux acides, bad-triper avec des champignons, vivre la grande époque du Larzac, bannir le soutien-gorge de sa garde-robe, ne pas se raser les jambes ni les aisselles, distribuer des tracts, ne jamais arriver à lire jusqu'au bout le *Petit Livre rouge*, ni *Sur la route* d'ailleurs, ramasser des coquillages sur des plages, en faire des colliers invendables et tout le tintouin, avant de devoir se résoudre à se caser derrière une caisse de supermarché et à faire la queue devant les guichets d'aides sociales pour nourrir les quatre gamines nées de quatre pères différents – mais pareillement inexistantes – qu'avec une certaine suite dans les idées, elle avait prénommées Automne, Hiver, Spring et Summer. Pourquoi était-elle passée du français à l'anglais en cours de route, personne ne sait pour sûr, c'était peut-être parce que le père de Spring se faisait passer pour un Américain – en vrai, il venait de Lorient – mais Summer n'aurait certainement pas été plus gâtée si elle s'était appelée Été.

Son loyer de la rue Myrha n'était pas loi 1948, mais il était dans les moyens de Véronique, deux chambres, une salle à manger, une cuisine et une salle de bains minuscules, des tentures indiennes partout car la mère Durand ne reniait pas sa jeunesse baba cool, et surtout des voisines arabes et africaines qui jetaient un coup d'œil sur les gamines les jours où elle n'arrivait pas à s'arranger question horaires. Ce n'était pas si mal que ça, pensait Véronique sincèrement. Elle se disait même parfois que lorsque les filles seraient un peu plus grandes, elle reprendrait ses études. En revanche, l'amour libre, c'était fini. Avec quatre gamines à la maison et le boulot, elle n'y pensait même pas, elle était crevée.

Personne ne dit que Jean-Charles, c'est ridicule en soi, juste que Jean-Charles Da Silva, ça fait un drôle d'effet, et que s'appeler Jean-Charles à Versailles ou à Rambouillet, ça passe bien mieux que lorsqu'on habite du côté de la Goutte d'Or.

**Il a lu trop de Césaire, trop de Senghor,  
trop de Fanon, et une fois qu'il a réussi à poser  
son derrière sur les bancs de la Sorbonne,  
rien d'autre n'a compté.**



C'est Bernardo, le père, qui en est responsable. Rien que du très banal : les « s » resteront à jamais des « ch », les « o » des « ou », les « r » rouleront, les mains paternelles auront pour toujours l'odeur du ciment et du plâtre, mais cette génération-là voulait s'intégrer à tout prix, alors quand le premier gamin naît français, Bernardo dit que ce ne sera certainement pas José, sûrement pas Paulo, encore moins Jésus, ce sera Jean-Charles. Aldina, la mère, aurait préféré Jésus, ou alors Paulo comme son père à elle, mais chez les Da Silva, c'est le père qui décide.

Et pour ce qui est d'Alain-Amadou, la faute à la mère. Blanche, la mère des cinq gamins métis. Le père s'en tape un peu d'ailleurs, des enfants métis naissant à la queue leu leu, il se tape du regard des gens, comme de la double culture de sa progéniture exponentielle, tout occupé qu'il est par sa propre culture, ses bouquins, ses brillantes études, sa bourse, sa thèse. Oumar Gueye n'a pas quitté sa brousse – c'est ce qu'on dit de lui, même s'il est né et a grandi à Dakar – pour se prendre la tête avec des questions de descendance, de noms, de fils, d'aînesse. Il a lu trop de Césaire, trop de Senghor, trop de Fanon, et une fois qu'il a réussi à poser son derrière sur les bancs de la Sorbonne, rien d'autre n'a compté.

Si, un temps, au tout début, elle avait compté, la jolie blonde aux longues jambes qui arrivait en retard en cours, attirait tous les regards, même ceux des profs, mais n'avait d'yeux que pour ce Sénégalais taciturne. Oui, au début, elle avait compté, Françoise, c'était même l'amour fou. Au début.

Envers et contre tous, main dans la main, jusqu'à envoyer bouler sans regret la belle-famille rive gauche, surtout elle, Françoise, rien à fiche d'être déshéritée, rien à fiche d'arrêter ses études et de faire des enfants à la place, rien à fiche de ne plus jamais remettre les pieds rive gauche ; de toute façon, elle ne l'a jamais vraiment aimée, la rive gauche. Rien à faire de tout cela, même de la famille Gueye au pays, tout aussi ébranlée par cette union que celle de Françoise. Elle ne fera pas Normale Sup', ne sera pas Simone de Beauvoir, et alors ? Elle fera des enfants qu'elle exhibera fièrement, elle s'occupera de son homme, maîtrisera la recette du poulet yassa à la perfection, même si son homme

délaisse le poulet pour dévorer des livres. Elle l'aimera, même quand l'amour fou des débuts se sera terni dans un quotidien tissé de silence ; elle l'aimera, point.

Tout ça pour dire que le père noir laisse la mère blanche s'occuper de ces choses-là, naissances, prénoms, cuisine, éducation, il est ailleurs, le père Gueye, sauf quand la question de la circoncision des garçons se posera tout à coup, avec – faut avouer – un certain retard, alors qu'Alain-Amadou aura déjà sept ans.

### **Sonia Ristić**

Née en 1972 à Belgrade, après avoir grandi entre l'ex-Yougoslavie et l'Afrique subsaharienne, Sonia Ristić vit à Paris depuis 1991. Elle est l'auteur de quatre romans, ainsi que d'une vingtaine de pièces de théâtre, fictions radiophoniques et recueils.

à propos  
de l'écriture

**“Je me méfie des idées, surtout lorsqu'elles paraissent bonnes”**

A l'origine de ce roman, une (bonne) idée : raconter une histoire qui commencerait en mai 1981, le soir de l'élection de François Mitterrand, et se terminerait en mai 2007 avec celle de Nicolas Sarkozy, pour tenter de survoler vingt-six ans d'Histoire du point de vue de jeunes Français-es issu-e-s des quartiers populaires.

En écriture, je me méfie des idées, surtout lorsqu'elles me paraissent bonnes.

Les romans qui m'ont construite sont ceux qui reposent avant tout sur des personnages et s'ancrent dans des histoires ; le *plot & character*, cher aux Anglo-Saxons.

C'est sans doute pour cette raison que j'ai mis plus de cinq ans à écrire *Des fleurs dans le vent*, abandonnant et reprenant le manuscrit à plusieurs reprises. Il a fallu que les trois protagonistes principaux naissent vraiment, grandissent, s'étoffent, qu'ils prennent corps et voix, qu'ils s'affranchissent de la bonne idée et deviennent réels, que je les sente marchant à mes côtés dans les rues parisiennes, que j'entende le timbre de leurs rires.

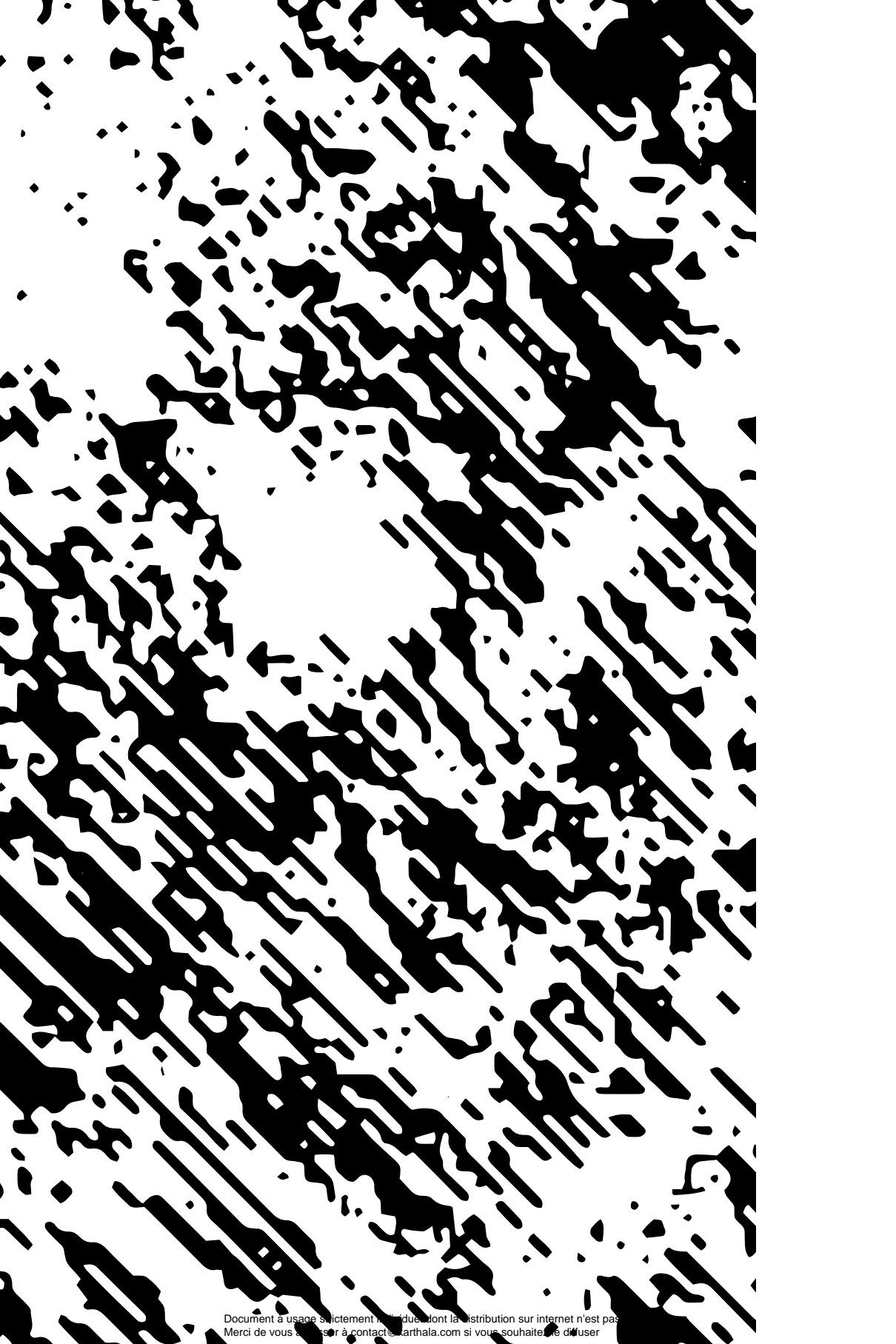
Ça a fini par payer, je crois. Les lecteurs et lectrices que je rencontre depuis la parution de ce livre me demandent souvent des nouvelles de Summer, JC et Douma.

Sonia Ristić

# DES FLEURS DANS LE VENT



**éditions Intervalles,  
avril 2018**



**ROMAN**  
extrait

Sayouba Traoré

# **Une vie de femme**

**WIP 115 du 5 février 2018**

**L**a délégation est arrivée de bon matin. Les femmes marchent voûtées, le regard fiché au sol. Comme pour se reprocher par avance une faute qu'elles savent devoir commettre.

Les hommes ont la mine grave des grands jours. Pour se donner une allure. Et surtout de la contenance. Comme lorsqu'on est sûr de ne pas être dans son bon droit, alors que la démarche est incontournable. La tradition sert de paravent commode. Prendre un temps infini pour distribuer les sièges. Attendre que la calebasse d'eau finisse de faire le tour. Puis saluer amplement. C'est-à-dire longuement et chacun. Le patriarche s'accorde un raclement de gorge, avant d'en venir au fait. Des phrases courtes. Des mots précis. Une diction que l'on sait patiemment travaillée.

– Nous sommes venus. Parce que la coutume l'exige. La vie est ainsi. On naît. On vit son temps. Puis on s'en va rejoindre les ancêtres. La mort, c'est le seul boubou qu'on est tous certains de porter un jour. Heureusement qu'il y a la famille.

Comme pour marquer qu'on aborde la partie qui intéresse les oreilles, l'assistance répond en chœur :

- Cela est vrai.
- La famille accomplit nécessairement son devoir.
- Cela est vrai.
- Ton mari est parti. Il est parti avec une dignité sans tache. C'est ce que chacun sur terre souhaite comme fin. Une fin honorable.
- Cela est vrai.
- Dieu et les ancêtres n'ont pas permis que nos ennemis nous regardent manger la honte, pendant cette dure épreuve.

– Qu'ils en soient remerciés.

– Il nous reste maintenant à régler ce qui doit l'être. Je veux parler de cette maison. L'adage dit que quelle que soit la stature d'une femme, elle ne saurait être propriétaire de la maison.

– Cela est vrai.

– Nous nous sommes donc réunis, et nous avons décidé ce qu'il convient de faire. Nous devons te trouver un époux et cela a été discuté et décidé. Car il vous faut un soutien, à toi et aux enfants. Nous devons également prendre une décision juste concernant cette maison que notre fils laisse.

La femme distingue nettement le glissement sémantique. Jusque-là, le défunt était « ton mari ». Pour les affaires bassement matérielles, il devient « notre fils ». Toute femme connaît ce jeu macabre. Ce n'est pas seulement l'époux qui meurt. Le veuvage est une mort plus difficile pour la femme, parce que la veuve est un défunt qui doit assister à son propre ensevelissement. En plus de toutes les autres épreuves qui se profilent. Ainsi donc, ces prétendus « sages de la famille » viennent lui signifier qu'elle est attribuée à un mâle du clan. Comme on l'aurait décidé pour une chèvre. Et on ne lui laisse pas vraiment le choix, puisqu'on se dispose à la chasser de sa maison. Soumise à un parfait inconnu ou sans domicile avec ses enfants. L'alternative est cruelle. Par chance, elle n'a pas fait comme toutes les autres femmes du quartier. Et elle a bien fait d'écouter son défunt mari qui a tenu à les mettre à l'abri des appétits.

Toutefois, elle a également un devoir d'hypocrisie. Laisser le vieux crapaud terminer son discours. Écouter patiemment des conseils insensés. Choisir les mots pour remercier ses bourreaux. Courber l'échine et attendre qu'on lui donne la parole. Après quoi, elle parle, tout en veillant à ne pas élever la voix. Pour rien au monde, sa rage ne doit prendre le dessus.

– Je vous remercie pour ce que vous avez fait et pour tout ce que vous faites pour mes enfants et moi. Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais sachez que tout le monde m'envie d'être entrée dans une bonne famille comme la vôtre. Et votre venue

ce matin ne me surprend pas. Cela fait partie des choses qui réchauffent le cœur. Toutefois, il y a un petit problème.

– Un problème? Lequel?

– Cette maison n'appartient pas à votre fils. Il n'a peut-être pas eu le temps de vous l'expliquer, mais cette maison est ma maison.

– Comment ça?

– J'espère ne pas froisser sa dignité d'homme, mais ce n'est pas moi qui étais chez lui, c'est plutôt lui qui vivait dans ma maison. J'ai tous les papiers qui le prouvent.

– Nous voulons voir ces papiers!

À ce niveau aussi, il lui faut être aussi sournoise que les visiteurs. Ne pas opposer un refus direct. Même si elle sait que des documents passant entre leurs mains râpeuses ont toutes les chances de disparaître.

– Je n'ai pas ces papiers en ma possession. Je les ai confiés à notre homme de confiance. Celui que tout le monde appelle huis-sier. Ce n'est pas tout. J'ai constaté qu'il manque une motopompe et une charrette. Ce matériel, c'est mon mari qui me l'a acheté pour mon travail de maraîchage. Je souhaiterais le récupérer.

Ne pas marquer trop ouvertement sa victoire. Ne pas leur faire sentir leur défaite. Demeurer l'épouse exemplaire. Raccompagner poliment leur départ désordonné et honteux. Elle sait bien qu'ils reviendront en ordre dispersé. Chacune et chacun viendront avec la bouche mielleuse lui dire que les fautifs, ce sont les autres. Pas elle. Et pas lui, qui est un saint. De toute évidence.



**La veuve est un défunt qui doit assister  
à son propre ensevelissement.**



## **Sayouba Traoré**

Écrivain, poète et journaliste burkinabè, Sayouba Traoré est né en 1955 à Ouahigouya, à quelques kilomètres de la frontière malienne. Il s'est construit, avec l'islam, la culture traditionnelle à la maison et la foi chrétienne dans les écoles protestantes ou catholiques qu'il a fréquentées. Ses années passées à l'Université de Ouagadougou, puis à la Sorbonne, son attachement à sa terre natale, la découverte de la culture européenne, l'enfermement dans un exil – forcé ou volontaire –, ce sont tous ces tiraillements qui l'ont conduit à prendre la plume.

**à propos  
de l'écriture**

***“Écrire, c'est se faire plaisir.  
Publier, c'est une autre paire de manches”***

Vivre une jeunesse à Ouahigouya dans les années 50-60, c'est subir des influences multiples. La royauté Moaga, qui est la culture dominante, la puissance culturelle bambara du monde mandingue, la culture peule qui s'insinue dans tous les moments de l'existence. À ces grandes aires politiques et culturelles, il faut ajouter les entités ethniques locales. Au-dessus de ce microcosme complexe, vient se superposer l'hégémonie totale du colon blanc. Aller vivre en Europe, c'est ajouter davantage de mixité. Dans ces conditions, prendre la plume revient à poser les richesses de la littérature orale africaine sur les pages de la littérature écrite. En somme porter le local du fin fond de la savane à l'universel. Transcrire les réalités d'un passé pas si lointain, à un actuel qui comporte bien des côtés cuisants. On ressent tout cela comme une invraisemblable nécessité, parce qu'il est pénible d'entendre toujours les autres discourir en leur nom puis en votre nom. Dans le même temps, publier un texte, c'est-à-dire devenir pleinement écrivain, voilà une démarche qui fait peur. Dans la tête, cela revient à se comparer à Victor Hugo, Jean de la Fontaine, Birago Diop, Léopold Sédar Senghor et d'autres grandes voix de la littérature mondiale. Pour ma part, c'est le concours de la nouvelle de la Francophonie et de RFI qui m'a aidé à franchir le pas, en primant mon texte *Le Symbole*. Et sans les séances du Pitch Me, j'aurais eu de grandes difficultés à lire mes textes devant un public. Je garde la conviction que des publications comme la vôtre peuvent décoincer psychologiquement des jeunes auteurs qui vivent aujourd'hui les tourments que j'ai connus à mes débuts. Je ne cesse de répéter : « Écrire, c'est quelque part se faire plaisir. Publier, c'est une autre paire de manches. »

